

Séminaire M1 et M2 MEEF

Platon - l'éducation dans une cité juste : égalité et inégalités

Lectures :

Platon, *Ménon*

Platon, *La République*, livres II, III, VI et VII

Platon (Athènes 428/427 - 348/347 av. J.-C.) - périodes de son œuvre

1- Période de jeunesse (-399/-385). *Hippias mineur* (*Petit Hippias*) (sur le faux), *Ion* (sur la poésie), *Lachès* (sur le courage), *Charmide* (sur la sagesse morale), *Protagoras* (sur les sophistes), *Euthyphron* (sur la piété). *Gorgias* (sur la rhétorique), *Ménon* (sur la vertu), *Apologie de Socrate*, *Criton* (sur le devoir), *Euthydème* (sur l'éristique), *Lysis* (sur l'amitié), *Ménexène* (sur l'oraison funèbre), *Cratyle* (sur le langage) ;

2- Période de maturité (-385/-370). *Phédon* (sur l'âme), *Le Banquet* (sur l'amour), *La République* (sur le Juste), *Phèdre* (sur le Beau).

3- Période d'auto-critique et de vieillesse (-370/-346). *Théétète* (sur la science), *Parménide* (sur les Idées), *Le Sophiste* (sur l'Être), *Timée* (sur la Nature), *Critias* (sur l'Atlantide), *Philèbe* (sur le plaisir), *Les Lois* (sur la législation).

1) Socrate éducateur ?

« Vous connaissez tous [21a] Chérophon, c'était mon ami d'enfance (...). Un jour, étant allé à Delphes, il eut la hardiesse de demander à l'oracle (...) s'il y avait au monde un homme plus sage que moi : la Pythie lui répondit qu'il n'y en avait aucun (...).

Quand je sus la réponse de l'oracle, je me dis en moi-même : que veut dire le dieu ? Quel sens cachent ses paroles ? Car je sais bien qu'il n'y a en moi aucune sagesse, ni petite ni grande ; que veut-il donc dire, en me déclarant le plus sage des hommes ? Car enfin il ne ment point ; un dieu ne saurait mentir.

Je fus longtemps dans une extrême perplexité sur le sens de l'oracle, jusqu'à ce qu'enfin, après bien des incertitudes, je pris le parti que vous allez entendre pour connaître l'intention du dieu. J'allai chez un de nos concitoyens, qui passe pour un des plus sages de la ville ; et j'espérais que là, mieux qu'ailleurs, je pourrais confondre l'oracle, et lui dire : tu as déclaré que je suis le plus sage des hommes, et celui-ci est plus sage que moi. Examinant donc cet homme, dont je n'ai que faire de vous dire le nom, il suffit que c'était un de nos plus grands politiques, et m'entretenant avec lui, je trouvai qu'il passait pour sage aux yeux de tout le monde, surtout aux siens, et qu'il ne l'était point. Après cette découverte, je m'efforçai de lui faire voir qu'il n'était nullement ce qu'il croyait être ; et voilà déjà ce qui me rendit odieux [21d] à cet homme et à tous ses amis, qui assistaient à notre conversation.

Quand je l'eus quitté, je raisonnai ainsi en moi-même : je suis plus sage que cet homme. Il peut bien se faire que ni lui ni moi ne sachions rien de fort merveilleux ; mais il y a cette différence que lui, il croit savoir, quoiqu'il ne sache rien ; et que moi, si je ne sais rien, je ne crois pas non plus savoir. Il me semble donc qu'en cela du moins je suis un peu plus sage, que je ne crois pas savoir [21e] ce que je ne sais point. De là, j'allai chez un autre, qui passait encore pour plus sage que le premier ; je trouvai la même chose, et je me fis là de nouveaux ennemis » **Platon, Apologie de Socrate, 21a-21e**

« SOCRATE : Tâchons d'abord, Lachès, de définir ce que c'est que le courage ; après cela nous examinerons par quels moyens ces jeunes gens pourront l'acquérir, autant du moins que l'exercice et l'étude peuvent y servir. Voyons, dis-nous ce que c'est que le courage.

LACHÈS : En vérité, Socrate, ce n'est pas bien difficile à dire. Qu'un homme garde son rang dans une bataille ; qu'il ne prenne jamais la fuite, et fasse tête à l'ennemi, voilà ce que j'appelle être courageux. (...)

SOCRATE : Et moi aussi ; mais celui qui combat l'ennemi en fuyant et sans garder son poste ?

LACHÈS : Comment, en fuyant ?

SOCRATE : Comme les Scythes, par exemple, qui ne combattent pas moins en fuyant qu'en poursuivant. (...) Voilà pourquoi je te disais tout-à-l'heure que c'était ma faute si tu n'avais pas bien répondu, parce que je t'avais mal interrogé ; je voulais savoir ce que c'était que le courage, non-seulement pour l'infanterie, mais aussi pour la cavalerie et pour toutes les manières de faire la guerre, et je n'entendais pas parler uniquement du courage sur le champ de bataille, mais aussi dans les dangers de la mer, dans les maladies, dans la pauvreté, dans la conduite politique (...)

LACHÈS : Il me semble que le courage est une certaine constance de l'âme, puisqu'il faut en donner une définition générale et applicable à tous les cas.

SOCRATE : Voyons : est-ce cette même constance unie à la raison dans certains cas ou dans tous, dans les petites choses comme dans les grandes ? Si par exemple, un homme a la constance de dépenser son bien sagement, dans la certitude que ses dépenses lui produiront de grands avantages ; l'appelleras-tu un homme courageux ?

LACHÈS : Non, par Jupiter ! » **Platon, *Lachès***

2) L'éducation dans le *Ménon*

« SOCRATE : Ne pourrait-on pas faire un espace double de celui-ci, et tout semblable, ayant comme lui toutes ses lignes égales ?

L'ESCLAVE : Oui.

SOCRATE : Combien aurait-il de pieds ?

L'ESCLAVE : Huit.

SOCRATE : Allons, tâche de me dire de quelle grandeur [82e] sera chaque ligne de cet autre carré. Celles de celui-ci sont de deux pieds ; celles du carré double de combien seront-elles ?

L'ESCLAVE : Il est évident, Socrate, qu'elles seront doubles.

SOCRATE : Tu vois, Ménon, que je ne lui apprends rien de tout cela, je ne fais que l'interroger. Il s'imagine à présent savoir quelle est la ligne dont doit se former l'espace de huit pieds. Ne te le semble-t-il pas ?

MENON : Oui.

SOCRATE : Le sait-il ?

MENON : Non, assurément.

SOCRATE : Mais il croit qu'il se forme d'une ligne double ?

MENON : Oui.

SOCRATE : Observe comme la mémoire va lui revenir successivement.

Réponds-moi, toi. Ne dis-tu point que l'espace double [83a] se forme de la ligne double ? Je n'entends point par là un espace long de ce côté-ci, et étroit de ce côté-là : mais il faut qu'il soit égal en tout sens comme celui-ci, et qu'il en soit double, c'est-à-dire de huit pieds. Vois si tu juges encore qu'il se forme de la ligne double.

L'ESCLAVE : Oui.

SOCRATE : Si nous ajoutons à cette ligne une autre ligne aussi longue, la nouvelle ligne ne sera-t-elle pas double de la première ?

L'ESCLAVE : Sans contredit.

SOCRATE : C'est donc de cette ligne, dis-tu, que se formera l'espace double, si on en tire quatre semblables ?

L'ESCLAVE : Oui.

SOCRATE : Tirons-en quatre pareilles à celle-ci. N'est-ce pas là ce que tu appelles l'espace de huit pieds ?

L'ESCLAVE : Oui.

SOCRATE : Dans ce carré ne s'en trouve-t-il pas quatre égaux chacun à celui-ci qui est de quatre pieds ?

L'ESCLAVE : Oui.

SOCRATE : De quelle grandeur est-il donc ? N'est-il pas quatre fois aussi grand ?

L'ESCLAVE : Sans doute.

SOCRATE : Mais ce qui est quatre fois aussi grand est-il double ?

L'ESCLAVE : Non, par Jupiter !

SOCRATE : Combien donc est-il ?

L'ESCLAVE : Quadruple.

SOCRATE : Ainsi, mon enfant, [83c] de la ligne double il ne se forme pas un espace double, mais quadruple.

L'ESCLAVE : Tu dis vrai.

SOCRATE : Car quatre fois quatre font seize, n'est-ce pas ?

L'ESCLAVE : Oui.

SOCRATE : De quelle ligne se forme donc l'espace de huit pieds ? l'espace quadruple ne se forme-t-il point de celle-ci ?

L'ESCLAVE : J'en conviens.

SOCRATE : Et l'espace de quatre pieds ne se forme-t-il point de celle-là qui est la moitié de l'autre ?

L'ESCLAVE : Oui.

SOCRATE : Soit. L'espace de huit pieds n'est-il pas double de celui-ci, et la moitié de celui-là ?

L'ESCLAVE : Sans doute.

SOCRATE : Ne se formera-t-il pas d'une ligne plus grande que celle-ci, et plus petite [83d] que celle-là ? N'est-il pas vrai ?

L'ESCLAVE : Il me paraît que oui.

SOCRATE : Fort bien. Réponds toujours selon ta pensée ; et dis-moi, cette ligne n'était-elle pas de deux pieds, et cette autre de quatre ?

L'ESCLAVE : Oui.

SOCRATE : Il faut par conséquent que la ligne de l'espace de huit pieds soit plus grande que celle de deux pieds, et plus petite que celle de quatre.

L'ESCLAVE : Il le faut.[83e]

SOCRATE : Tâche de me dire de combien elle doit être.

L'ESCLAVE : De trois pieds.

SOCRATE : Si elle est de trois pieds, nous n'avons donc qu'à ajouter à cette ligne la moitié d'elle-même, et elle sera de trois pieds ; car voilà deux pieds, et en voici un. De ce côté pareillement voilà deux pieds et en voici un : et l'espace dont tu parles est fait.

L'ESCLAVE : Oui.

SOCRATE : Mais si l'espace a trois pieds de ce côté-ci, et trois pieds de ce côté-là, n'est-il point de trois fois trois pieds ?

L'ESCLAVE : Cela est évident.

SOCRATE : Combien font trois fois trois pieds ?

L'ESCLAVE : Neuf pieds.

SOCRATE : Et l'espace double de combien de pieds devait-il être ?

L'ESCLAVE : De huit.

SOCRATE : L'espace de huit pieds ne se forme donc pas non plus de la ligne de trois pieds ?

L'ESCLAVE : Non vraiment.

SOCRATE : De quelle ligne se fait-il donc ? Essaie de nous le dire au juste ; et [84a] si tu ne veux point l'exprimer en nombres, montre-la-nous.

L'ESCLAVE : Par Jupiter, je n'en sais rien, Socrate.

SOCRATE : Tu vois de nouveau, Ménon, quel chemin il a fait dans la réminiscence. Il ne savait point au commencement quelle est la ligne d'où se forme l'espace de huit pieds, comme il ne le sait pas encore. Mais alors il croyait le savoir, et il a répondu avec confiance, comme s'il le savait ; et il ne croyait pas être dans l'embarras à cet égard. A présent il reconnaît [84b] son embarras, et comme il ne sait point, aussi ne croit-il point savoir.

MENON : Tu dis vrai.

SOCRATE : N'est-il pas actuellement dans une meilleure disposition par rapport à la chose qu'il ignorait ?

MENON : C'est ce qu'il me semble.

SOCRATE : En le faisant douter, et en l'engourdissant comme la torpille, lui avons-nous fait quelque

tort ?

MENON : Je ne le pense pas.

SOCRATE : Au contraire, nous l'avons mis, ce semble, plus à portée de découvrir la vérité ; car à présent, quoiqu'il ne sache point la chose, il la cherchera avec plaisir : au lieu qu'auparavant il eût dit sans façon, devant plusieurs et souvent, [84c] croyant bien dire, que l'espace double doit être formé d'une ligne double en longueur.

MENON : Il y a apparence.

SOCRATE : Penses-tu qu'il eût entrepris de chercher ou d'apprendre ce qu'il croyait savoir, encore qu'il ne le sût point, avant d'être parvenu à douter, et jusqu'à ce que, convaincu de son ignorance, il a désiré savoir ?

MENON : Je ne le crois pas, Socrate.

SOCRATE : L'engourdissement lui a donc été avantageux ?

MENON : Il me paraît que oui.

SOCRATE : Considère maintenant comment, en partant de ce doute, il découvrira la chose en cherchant avec moi, tandis que je ne ferai que l'interroger, et ne lui apprendrai rien. [84d] Observe bien si tu me surprendras lui enseignant et lui expliquant quoi que ce soit, en un mot faisant rien de plus que lui demander ce qu'il pense.

Toi, dis-moi : cet espace n'est-il point de quatre pieds ? Tu comprends ?

L'ESCLAVE : Oui.

SOCRATE : Ne peut-on pas lui ajouter cet autre espace qui lui est égal ?

L'ESCLAVE : Oui.

SOCRATE : Et ce troisième égal aux deux autres ?

L'ESCLAVE : Oui.

SOCRATE : Ne pouvons-nous pas achever la figure en plaçant cet autre espace dans cet angle ?

L'ESCLAVE : Sans doute.

SOCRATE : Cela ne fait-il point quatre espaces égaux [84e] entre eux ?

L'ESCLAVE : Oui.

SOCRATE : Mais quoi, combien est tout cet espace par rapport à celui-ci ?

L'ESCLAVE : Il est quadruple.

SOCRATE : Or il nous en fallait faire un double. Ne t'en souvient-il pas ?

L'ESCLAVE : Si fait.

SOCRATE : Cette ligne, qui va d'un angle à l'autre, [85a] ne coupe-t-elle pas en deux chacun de ces espaces ?

L'ESCLAVE : Oui.

SOCRATE : Ne voilà-t il point quatre lignes égales qui renferment cet espace ?

L'ESCLAVE : Cela est vrai.

SOCRATE : Vois quelle est la grandeur de cet espace.

L'ESCLAVE : Je ne le saisis pas.

SOCRATE : De ces quatre espaces, chaque ligne n'a-t-elle pas séparé en dedans la moitié de chacun ? N'est-il pas vrai ?

L'ESCLAVE : Oui.

SOCRATE : Combien y a-t-il d'espaces semblables dans celui-ci ?

L'ESCLAVE : Quatre.

SOCRATE : Et dans celui-là combien ?

L'ESCLAVE : Deux.

SOCRATE : Quatre qu'est-il par rapport à deux ?

L'ESCLAVE : Double.

SOCRATE : Combien de pieds [85b] a donc cet espace ?

L'ESCLAVE : Huit pieds.

SOCRATE : De quelle ligne est-il formé ?

L'ESCLAVE : De celle-ci.

SOCRATE : De la ligne qui va d'un angle à l'autre de l'espace de quatre pieds ?

L'ESCLAVE : Oui.

SOCRATE : Les savants appellent cette ligne diamètre. Ainsi, supposé que ce soit là son nom, l'espace double, esclave de Ménon, se formera, comme tu dis, du diamètre.

L'ESCLAVE : Vraiment oui, Socrate.

SOCRATE : Que t'en semble, Ménon ? A-t-il fait une seule réponse qui ne fût son opinion à lui ?[85c]

MENON : Non ; il a toujours parlé de lui-même.

SOCRATE : Cependant, comme nous le disions tout à l'heure, il ne savait pas.

MENON : Tu dis vrai.

SOCRATE : Ces opinions étaient-elles en lui, ou non ?

MENON : Elles y étaient.

SOCRATE : Celui qui ignore a donc en lui-même sur ce qu'il ignore des opinions vraies ?

MENON : Apparemment.

SOCRATE : Ces opinions viennent de se réveiller en lui comme un songe. Et si on l'interroge souvent et de diverses façons sur les mêmes objets, sais-tu bien qu'à la fin il en aura [85d] une connaissance aussi exacte que qui que ce soit ?

MENON : Cela est vraisemblable.

SOCRATE : Ainsi il saura sans avoir appris de personne, mais au moyen de simples interrogations, tirant ainsi sa science de son propre fonds.

MENON : Oui.

SOCRATE : Mais tirer la science de son fonds, n'est-ce pas se ressouvenir ?

MENON : Sans doute.

SOCRATE : N'est-il pas vrai que la science qu'a aujourd'hui ton esclave, il faut qu'il l'ait acquise autrefois, ou qu'il l'ait toujours eue ?

MENON : Oui.

SOCRATE : Mais s'il l'avait toujours eue, il aurait toujours été savant : et s'il l'a acquise autrefois, ce n'est pas dans la vie présente ; [85e] ou bien quelqu'un lui a-t-il appris la géométrie ? car il fera la même chose à l'égard des autres parties de la géométrie, et de toutes les autres sciences. Est-il donc quelqu'un qui lui ait appris tout cela ? Tu dois le savoir, puisqu'il est né et qu'il a été élevé dans ta maison.

MENON : Je sais que personne ne lui a jamais rien enseigné de semblable.

SOCRATE : A-t-il ces opinions, ou non ?

MENON : Il me paraît incontestable qu'il les a, Socrate.

SOCRATE : Si donc c'est faute de les avoir acquises dans la vie présente, qu'il n'en avait pas la conscience, [86a] il est évident qu'il a eu ces opinions et qu'il les a apprises en quelque autre temps.

MENON : Apparemment.

SOCRATE : Ce temps n'est-il pas celui où il n'était pas encore homme ?

MENON : Oui.

SOCRATE : Par conséquent, si durant le temps où il est homme, et celui où il ne l'est pas, il y a en lui

des opinions vraies qui deviennent sciences, lorsqu'elles sont réveillées par des interrogations, n'est-il pas vrai que pendant toute la durée des temps son âme n'a pas été vide de connaissances ? car il est clair que dans toute l'étendue des temps il est ou n'est pas homme.

MENON : Cela est évident.[86b]

SOCRATE : Si donc la vérité est toujours dans notre âme, cette âme est immortelle. C'est pourquoi il faut essayer avec confiance de chercher et de te rappeler ce que tu ne sais pas pour le moment, c'est-à-dire ce dont tu ne te souviens pas.

MENON : Il me paraît, je ne sais comment, que tu as raison, Socrate.

SOCRATE : C'est ce qu'il me paraît aussi, Menon. À la vérité, je ne voudrais pas affirmer bien positivement que tout le reste de ce que j'ai dit soit vrai : mais je suis prêt à soutenir et de parole et d'effet, si j'en suis capable, que la persuasion qu'il faut chercher ce qu'on ne sait point, nous rendra sans comparaison meilleurs, plus courageux, et moins paresseux, que si nous pensions qu'il est impossible [86c] de découvrir ce qu'on ignore, et inutile de le chercher » **Platon, *Ménon*, 81e-86c**

les carrés du *Ménon*

